ALLOCUTION DU PROFESSEUR GEOFFREY LLOYD

LAUREAT DU PRIX INTERNATIONAL 2014 DE LA FONDATION FYSSEN

La cognition trans-culturelle d'après mes études récentes

Partout dans le monde, et à travers les siècles, les êtres humains ont évidemment eu des opinions, des croyances, des coutumes, des pratiques, des valeurs, des compétences, des habiletés très diverses. Les Humains voient le monde très différemment: selon certains ils habitent des mondes différents. En même temps, nous partageons tous la plupart de nos traits biologiques, y compris notre appareil percepteur et notre neurobiologie. Le problème fondamental qui se pose a des implications importantes pour la façon dans laquelle nous comprenons notre position dans le monde et comment nous traitons les autres êtres humains, c'est-à dire la question de savoir quels sont les points communs, les universaux trans-culturels, dans les capacités cognitives humaines et où, en revanche, des divergences radicales se manifestent.

Ce problème substantiel implique à son tour une deuxième question méthodologique. Comment pouvons-nous procéder à répondre à notre question, comment évaluer des réponses possibles? Les uns diraient qu'il faut commencer par examiner les similarités et les différences entre nous-mêmes et nos plus proches parents parmi les animaux, les grands singes. D'autres étudieraient le développement psychologique chez les enfants, comme le fait la gagnante du prix Fyssen 2013, Renée Baillargeon. D'autres encore insisteraient qu'il faut d'abord obtenir une compréhension aussi complète que possible de toute la gamme des sociétés humaines qui ont été décrites par l'ethnographie, par

l'archéologie et par l'histoire. Je ne suis ni ethnographe, ni archéologue, et bien sûr je reconnais que sans l'ethnographie il est impossible d'avoir une vue suffisante de toute la variété des modes de pensée et des capacités cognitives humaines. Néanmoins, l'histoire, y compris l'étude des civilisations anciennes qui est ma propre spécialité, est mieux placée que l'ethnographie pour tracer diachroniquement quelques-unes des transitions qui ont pu avoir lieu. C'est donc dans ce domaine où j'espère pouvoir offrir ma contribution, bien que, comme j'expliquerai, à maintes occasions, ma position soit nettement déflationiste – 'a distinctly deflationary view' – à propos des transformations et des contrastes qui ont été proposés.

Mais comment pouvons-nous comprendre ces 'autres' qui semblent habiter des mondes spirituels et même physiques si différents des nôtres? Comment être sûrs d'avoir bien compris ce qu'ils disent – un domaine où les difficultés que rencontrent les historiens de l'antiquité sont beaucoup plus grandes que celles des ethnographes qui étudient les peuples vivants, qui en principe peuvent contrôler les interprétations proposées par ces ethnographes? Comment traduire ce que disent les autres sans le déformer? Il n'existe pas une langue neutre dans laquelle nous pouvons rendre à la fois et nos pensées et les leurs. Quand nous utilisons nos concepts à nous, comment éviter de fausser ceux de nos interlocuteurs?

Pour échapper à ce dilemme il nous faut un peu de philosophie, ou au moins un esprit clair. Nos concepts sont, bien sûr, ce qu'ils sont. Mais ils ne sont pas fixés une fois pour toutes: ils sont sujets à révision, et une telle révision est clairement essentielle si nous voulons avancer sur la question fondamentale que j'ai posée. Evidemment, aucune compréhension mutuelle n'est parfaite, même quand deux locuteurs partagent la même langue et la même formation. D'autre part, parler des

incommensurabilités comme si elles constituaient une négation totale de la possibilité de comprendre est une exagération. Même quand il s'agit de paradigmes scientifiques antagonistes la compréhension n'est pas exclue, bien qu'on ait toujours besoin d'être attentif à ce qui concerne des changements dans le sens des termes clés. Rappelons néanmoins que Copernic a très bien compris Ptolémée et que Ptolémée, lui, a assez bien compris ses prédécesseurs qui ont proposé des cosmologies très différentes, par exemple l'hypothèse héliocentrique d'Aristarque de Samos.

En tant que quelqu'un qui voyage, à travers le temps, dans les civilisations anciennes, je suis tout-à-fait conscient des difficultés particulières que pose leur compréhension, et tout d'abord les biais et les lacunes dans nos sources. Mais qu'est-ce que je peux apporter de mes voyages anciens qui peut illuminer notre question fondamentale?

La Grèce et la Chine, les deux sociétés anciennes que je connais le mieux, manifestent des différences frappantes, mais aussi de grandes similarités, et elles peuvent ainsi nous fournir un cas exemplaire dans la matière. Je passe tout de suite à une question qui est au coeur du problème des capacités cognitives, à savoir la logique et le raisonnement. Les Chinois anciens s'engageaient assez souvent dans de grandes controverses dans des domaines comme, par exemple, la moralité, comment préserver l'ordre public, et quoi faire dans un moment de crise – et il y a toujours une crise, n'est-ce pas? Mais ils manifestaient assez peu d'intérêt dans l'analyse formelle des arguments, l'étude qu'Aristote a inauguré en Grèce avec sa théorie du syllogisme. D'ailleurs Aristote a basé sur cette théorie une forte notion de la démonstration, laquelle se fonde sur des prémices primaires en elles-mêmes évidentes pour arriver par le moyen des déductions valides à des conclusions certaines, voire incontestables.

Mais il ne faut pas exagérer les conséquences de ces démarches. Le fait de pouvoir donner une analyse formelle d'une série de raisonnements n'implique nullement que des erreurs logiques cesseraient d'être commises. L'importance de cette nouvelle possibilité ne justifie pas l'idée qu'il s'agit d'une logique différente. Je dirais même que parler des logiques différentes (au pluriel) est un non-sens. En fait, parler de 'prélogicalité' parmi les Grecs avant Aristote – et parmi les Chinois anciens en totalité – peut mener à une confusion.

Si nous faisons attention à la situation dans laquelle Aristote a opéré, nous pouvons apprécier quelques-unes de ses motivations, qui n'étaient pas toutes d'un caractère purement intellectuel. Comme Platon avant lui, Aristote désapprouvait profondément les raisonnements utilisés par ses contemporains dans des contextes comme, par exemple, les tribunaux et les assemblées politiques, où les décisions étaient en général déterminées par l'auditoire, parfois par un vote majoritaire – et où la 'foule' pouvait être convaincue de quoi que ce soit, de la culpabilité de Socrate par exemple. Aristote exigeait des arguments non purement plausibles ou persuasifs, mais incontestables, anexelegktos en grec. Si on se demande pourquoi les Chinois n'ont pas ressenti le besoin de développer un tel style de démonstration, une partie de la réponse pourrait être qu'il n'existait en Chine aucun équivalent à ces débats publics décidés par un vote majoritaire. Mais cela ne veut pas dire que les savants chinois ne s'intéressaient nullement à des questions d'inconséquence ou de la contradiction. Par exemple, ils pouvaient se référer à l'histoire d'un marchand qui proclamait que ses lances pouvaient pénétrer n'importe quelle surface, mais aussi que ses boucliers pouvaient résister à n'importe quelle pénétration. D'ailleurs, bien que les Chinois n'aient pas avancé des démonstrations Euclidiennes dans leurs mathématiques, ils ont régulièrement vérifié leurs algorithmes. Une

fois assurés qu'ils étaient corrects, ils passaient au problème suivant sans se préoccuper d'une axiomatisation quelconque.

Je n'aperçois aucune raison de douter que les hommes aient toujours raisonné, inféré, argumenté, discuté. Mais les façons dans lesquelles ils ont fait tout cela, et le degré auquel ils ont possédé des règles explicites pour orienter ces pratiques, varient. Mes exemples anciens montrent comment on peut examiner les circonstances dans lesquelles cela arrive, sans avoir besoin de postuler des psychologies différentes ou encore moins des mentalités différentes.

On m'objectera peut-être que j'ai choisi un exemple trop facile, que les problèmes sérieux dans le domaine cognitif surgissent plutôt avec les développements que nous associons avec la modernité, pour ne pas parler de la post-modernité, avec la révolution scientifique ou avec les nouveaux styles de pensée que Crombie et Hacking ont eu le grand mérite de nous signaler, dont quelques-uns sont d'une date assez récente. Je serai le premier à insister sur les complexités de ces questions dont chacune exige une investigation détaillée quant aux circonstances de leur genèse. Un appel à une notion quantitative de probabilité, par exemple, n'était pas possible avant le dix-septième siècle, à une époque où on constate un intérêt grandissant pour les jeux de hasard et pour l'assurance.

Mais sans pouvoir présenter tous mes arguments là-dessus, laissez-moi esquisser très brièvement une autre 'deflationary argument' (ou plaidoirie de prudence) qui peut servir à introduire des réserves quant à l'idée que la science moderne implique une rupture totale dans les ressources cognitives. Trois nouveaux styles de pensée que Crombie a signalé étaient l'expérimentation contrôlée, l'observation systématique et la taxonomie. Or, dans le cas de chacun des trois on peut remarquer des continuités avec ce qui existait avant. L'expérimentation contrôlée se

développe en partant des expériences communes, “trial and error procedures”, qui sont largement répandues dans chaque société et même sont connues par quelques espèces animales. Egalement, l’observation systématique est une version élaborée de l’observation ordinaire. Depuis La Pensée sauvage nous reconnaissons les talents extraordinaires dans la taxonomie qui se sont manifestés dans les sociétés à travers le monde. Plus généralement, bien que Goody ait suggéré que la croissance d’un esprit critique et sceptique était favorisé dans les sociétés lettrées, on peut trouver un tel esprit partout.

Cela m’amène à conclure que nous ne devons abandonner ni l’une ni l’autre de nos deux intuitions du départ, la reconnaissance des points communs dans les capacités cognitives, mais aussi la diversité de performance. Notre tâche n’est pas de choisir entre ces deux options mais plutôt de trouver comment les réconcilier. Bien sûr, dans ce bref discours il m’est impossible de vous persuader de mes arguments déflationistes. Plus important, je suis profondément conscient du travail qui reste à faire. Mais j’espère que ceux qui vont l’entreprendre trouveront utiles quelques-unes de mes suggestions.